



HAL
open science

Paul Valéry, regards sur la guerre

Patricia Signorile

► **To cite this version:**

Patricia Signorile. Paul Valéry, regards sur la guerre. La Grande Guerre des écrivains, sous la direction de Romain Vignest et Jean-Nicolas Corvisier, Classiques Garnier, 2015. <hal-02084299>

HAL Id: hal-02084299

<https://hal.science/hal-02084299v1>

Submitted on 29 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Paul Valéry¹, regards sur la guerre

Par Patricia SIGNORILE
Maître de conférences HDR
Aix-Marseille Université

« Toutes les guerres depuis des siècles ont été des guerres de luxe, c'est à dire des guerres dont l'idée génératrice était purement imaginaire, formée par quelques-uns et non par un besoin réel de la majorité, - et dont les bénéfiques n'ont été qu'à une minorité- (...). L'excitation populaire indispensable a été créée par voie de publicité, éducation, agitation artificielle. Et l'histoire...
Ce serait un chapitre de l'histoire aussi à écrire que l'histoire de l'art de créer l'esprit de guerre - avec tous les documents à l'appui. »²

Si pour le philosophe la guerre est anormale, monstrueuse, primaire et inhumaine, de la cité dévoyée par les ambitions individuelles et collectives chez Platon au projet de paix perpétuelle chez Kant, la guerre mobilise aussi l'ignorance et les passions, sans anticiper les conséquences terribles dans lesquelles cette ignorance précipitera les hommes. Une telle position chez les philosophes n'est ni irénique ni pacifiste mais contribue à analyser les ressorts psychologiques ou sociaux qui conduisent à la guerre, ou à légitimer le phénomène de la guerre par ses contingences. La guerre est au mieux le moyen de la paix, une nécessité de l'homme en société. *A contrario*, une autre tradition, depuis Hegel et Nietzsche, fait écho à la primauté ontologique de la guerre, en renouant parfois avec des considérations présocratiques sur la guerre ou le conflit « père de toutes choses » selon Héraclite. Une autre tendance élève le spectacle de la guerre vers un réel esthétisme et fait dire à Walter Benjamin que « *l'art pour l'art semble trouver là son accomplissement. Au temps d'Homère, l'humanité s'offrait en spectacle aux dieux d'Olympe ; c'est à elle-même, aujourd'hui, qu'elle s'offre en spectacle. Elle s'est suffisamment aliénée à elle-même pour être capable de vivre sa propre destruction*

¹ Paul Valéry est né à Sète en 1871, au lendemain de la défaite française et de la Commune. Il a treize ans à la mort de Victor Hugo et sera le disciple de Mallarmé. Valéry part pour Paris en 1894 et intègre le ministère de la Guerre où il exerce les fonctions de rédacteur de 1897 à 1900. Fasciné par Léonard de Vinci, il rédige *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* en 1895. Puis *La Soirée avec M. Edmond Teste* l'année suivante. Le héros du roman incarne une parfaite image de l'esprit conscient. En 1900, il devient le secrétaire particulier d'Édouard Lebey, administrateur de l'agence Havas, et prend ses distances avec le monde littéraire. Cependant, encouragé par Gide, il reprend la plume en 1917. *La Jeune Parque*, illustre l'adieu de l'auteur à la poésie et *Charmes*, sa dernière œuvre poétique, paraît en 1922. Il devient l'interlocuteur privilégié d'Albert Einstein, de Louis de Broglie ou de Raymond Poincaré. Passionné d'art, ce disciple de Stéphane Mallarmé fréquente les grands salons artistiques et littéraires parisiens, et se lie d'amitié avec Manet, Degas, Pierre Louÿs et Maurice Ravel... Élu à l'Académie française en 1925, il est nommé professeur de poétique au Collège de France en 1937. Il y occupe la chaire de poétique de 1937 à 1945, année où il devient administrateur du Centre universitaire méditerranéen à Nice, avant de mourir quelques semaines après la fin de la seconde guerre mondiale, le 25 juillet 1945, la semaine même où débute le procès du maréchal Pétain. Si sa poésie lui a valu la notoriété, et officiellement des obsèques nationales par décision du général de Gaulle, elle occupe en volume moins du dixième de son œuvre publiée. En 1923, Valéry écrivait à Charles Du Bos « *on veut que je représente la poésie française. On me prend pour un poète! Mais je m'en fous, moi, de la poésie. Elle ne m'intéresse que par raccroc. C'est par accident que j'ai écrit des vers. Je serais exactement le même si je ne les avais pas écrits. C'est à dire que j'aurais, à mes propres yeux, la même valeur. Cela n'a pour moi aucune importance.* » Cité par Jean Hytier, *Questions de Littérature. Études valéryennes et autres*, Librairie Droz, 1967, p. 72

² 1941, XXIV, 439 (pour cette note et les suivantes sont désignés de la sorte : « année (19...), volume (I...), pages (xxx) », les références à Paul Valéry, *Cahiers*, éd. Centre National de la Recherche Scientifique, 1957-1961)

comme une jouissance esthétique de tout premier ordre. Voilà l'esthétisation de la politique que pratique le fascisme. Le communisme y répond par la politisation de l'art ».³

Cependant les philosophes ne se contentent pas d'écrire leurs considérations relatives à la guerre, ils agissent, acceptent des missions comme le feront Bergson ou Scheler, s'engagent contre la politique de leur gouvernement comme Russel, ou préparent la révolution comme Lénine. Alain, en qualité de téléphoniste d'artillerie, a pu consigner des observations directes. Quoiqu'il en soit, il est indéniable que l'implication et le vécu des intellectuels produit également un effet sur l'orientation et le devenir de leur œuvre. D'ailleurs, le rôle des écrivains durant les guerres ou les conflits est un débat récurrent dans l'histoire récente de l'humanité et de la culture. Au-delà des actions et en faisant abstraction de tout moralisme ou de toute naïveté, se pose bien sûr la question de la responsabilité de l'intellectuel, celle de la fonction de la littérature ou de la philosophie, celle des relations entre l'artiste et la société mais aussi celle des transformations du champ esthético-philosophique et littéraire.

Gisèle Sapiro démontre dans *Les écrivains et la guerre*⁴, ouvrage qui traite pour la France des années 1930 à 1953, date de la seconde loi d'amnistie, que c'est à travers l'évolution de quatre institutions littéraires⁵ que sont l'Académie Française, l'Académie Goncourt, la Nouvelle Revue Française et le Comité national des écrivains, que les attitudes politiques de chacun s'éclairent par leur position respective dans les querelles littéraires d'avant-guerre.

À ce titre, en France, Paul Valéry témoin des deux guerres du XX^{ème} siècle, s'inquiète en philosophe de la pérennité de l'homme. En effet, « l'homme est adossé à sa mort comme le causeur à sa cheminée » résume-t-il. Mais aussi en acteur chaque fois qu'il le pourra, et en critique acerbe de l'histoire en même temps que des théories politiques et économiques qui sont « *des fabrications littéraires qui n'ont d'autre fin et d'autre valeur que celles de servir d'excitants ou d'aliments aux spéculations et passions individuelles des minorités qui agitent le nombre et en disposent. Elles sont aussi employées au dressage de ce nombre et à développer en lui tout ce qui, simplifiant et assimilant les individus qui le composent, le rend propre à l'emploi que quelques-uns lui assigneront.* »⁷

I. Les fractures du monde moderne, la crise de l'esprit, la guerre

En vérité, l'œuvre d'essayiste de Paul Valéry, très diversifiée, est en miroir de l'œuvre souterraine des *Cahiers*. Elles s'avèrent l'une et l'autre d'une telle acuité, que notre monde contemporain n'en a pas encore exploité ni exploré tous les aspects prévisionnels, qu'il s'agisse des *Cahiers*, des essais littéraires, des études de philosophie, d'esthétique et de théorie poétique ou encore de l'essai publié sous le titre révélateur d'*Essais quasi politiques*,

³ Par ailleurs, cf. Walter Benjamin citant Filippo Tommaso Marinetti, *Manifeste sur la guerre d'Éthiopie*, 1935, « [...] la guerre est belle, car, grâce aux masques à gaz, aux terrifiants mégaphones, aux lance-flammes et aux petits tanks, elle fonde la suprématie de l'homme sur la machine subjuguée. La guerre est belle, car elle réalise pour la première fois le rêve d'un corps humain métallique. La guerre est belle, car elle enrichit un pré en fleurs des flamboyantes orchidées des mitrailleuses. La guerre est belle, car elle rassemble, pour en faire une symphonie, les coups de fusils, les canonnades, les arrêts du tir, les parfums et les odeurs de décomposition. La guerre est belle, car elle crée de nouvelles architectures comme celles des grands chars, des escadres aériennes aux formes géométriques, des spirales de fumée montant des villages incendiés, et bien d'autres encore » in *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, éditions Allia, 2003, p. 76/77

⁴ Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains*, « 1940-1953 », Paris, Fayard, 1999

⁵ Selon Gisèle Sapiro interrogée par Alain Nicolas, in « Ni pilori, ni panthéon », <http://www.homme-moderne.org/societe/histoire/sapiro/humaG1.html>, « l'Académie française a largement contribué à préparer l'idéologie de la révolution nationale. Pétain en était membre mais l'institution sera attentiste, elle ne prendra pas position. Elle est en fait trop liée à l'histoire nationale pour verser dans le collaborationnisme à outrance où tente de l'entraîner ». Quant à la NRF « (elle) avait été le lieu de la littérature pure. Or elle reparait après la défaite sous la direction de Drieu La Rochelle, qui en fait une vitrine de la Collaboration. On a pu dire que son ancien directeur, Jean Paulhan, avait déjà donné une orientation politique à la revue en 1938 lors des accords de Munich, en construisant un numéro antipacifiste. Certes, après avoir résisté à la politisation que connaît la revue depuis le début des années trente, sous l'impulsion de Gide, de Malraux, de la mouvance procommuniste, Paulhan l'a acceptée à sa façon, qui est celle de la mise à distance et de l'esthétisation. Mais il y a une grande différence : la NRF de Paulhan est presque seule contre le consensus national autour des accords Munich, tandis que celle de Drieu, d'où ont été expulsés les juifs et les antifascistes, véhicule, par la grâce d'Otto Abetz, la seule idéologie autorisée. Elle utilise l'argument de l'art pour l'art pour recruter, sous couvert d'apolitisme, des écrivains et contribue ainsi à normaliser la situation d'occupation. L'alliance autour du réseau Gallimard-NRF va puissamment aider à la légitimation du CNE du point de vue littéraire, puis national ».

⁶ *Tel Quel*, « Choses tues », in *Œuvres*, T. II, Gallimard, La Pléiade, 1960, p. 502

⁷ 1943, XXVII, 348-349

qui rappelle le goût proclamé de Valéry pour le politique en même temps que son appartenance à l'univers des lettres. Car Valéry, dont la vie fut jalonnée par des conflits internationaux majeurs, puisqu'il naît en 1871 à la fin du conflit franco-prussien, a quarante-trois ans en 1914 et meurt en 1945, à l'issue de la Seconde guerre mondiale, fut aussi un penseur de l'Histoire et de la politique internationale.

Dès 1901, les *Cahiers* témoignent d'une réflexion acerbe contre le pouvoir, car « les guerres se font toujours entre les détenteurs réels du pouvoir – au moyen des troupeaux »⁸. L'analyse relative à la guerre demeure constante au fil des *Cahiers* et s'inscrit dans une dimension politique. « *La France souffre d'une guerre rentrée. Elle subit tous les cauchemars d'une longue paix, toute la désillusion de la liberté - toute la réalité de l'égalité, tout l'ennui de la démocratie* »⁹. En 1914, la sensibilité de cet écrivain paraît soumise à rude épreuve. « *Ce temps de guerre. Tout suspendu aux journaux... L'avance ennemie malgré les coups semble un phénomène fatal...* »¹⁰. En 1916 et 1918, son jugement devient encore plus critique. Valéry note « *je déteste les contrats et les pactes écrits. C'est un genre de paix qui cache la guerre et la procure. On ne voit que trois rapports avec les autres : l'intention de s'entendre ; la guerre ; l'ignorance et l'intention de l'ignorance mutuelle...* »¹¹. Au fil du temps, l'analyse s'enrichit d'un modèle épistémologique qui n'est pas sans rappeler l'intérêt que porte Valéry à la science et notamment à la thermodynamique et aux structures dissipatives. En effet, « *la violence, la guerre ont pour ambition de trancher en un certain temps et par la dissipation brusque des énergies, des difficultés qui demanderaient au contraire l'analyse la plus fine et des essais très prudents. Car il faut arriver à un état d'équilibre sans contraintes.* »¹²

Pareillement aux annotations que l'on trouve dans les *Cahiers* et qui ne laissent aucun doute sur l'expérience de la guerre comme moteur de sa réflexion philosophique, Valéry a développé une réflexion sur l'Europe, sur l'homme européen, et plus largement sur l'avenir de la civilisation occidentale dans *Une conquête méthodique*¹³ et dans *La crise de l'esprit*, deux essais qui furent ses « seules tentatives dans le domaine d'une espèce de philosophie politique »¹⁴. En 1919, *La crise de l'esprit*¹⁵ pose les bases de nouvelles idées concernant l'Europe. Valéry analyse l'impact intellectuel de la Première guerre mondiale et la déroute des valeurs humanistes. La « brûlante leçon »¹⁶ de son époque, celle de la Première Guerre mondiale, lui fait écrire « nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. »¹⁷ Par-delà le « jeu de la mort »¹⁸, dans un nouvel univers politique mondialisé où il ne peut plus y avoir « *de conflits localisés, de duels circonscrits, de systèmes belligérants fermés* »¹⁹, la paix de 1919 n'avait été qu'une « *sorte de trêve de durée indéterminée* »²⁰. Une véritable paix européenne reste à construire puisque « l'Europe n'aura pas eu la politique de sa pensée. »²¹

Valéry en appelle très tôt à une « *société des esprits* » qui serait formée par des « *hommes dont la fonction est de produire et d'organiser les idées, de les faire vivre par l'expression* »²², dont l'activité consisterait dans un échange entre les esprits et entre les nations. La tâche des intellectuels est donc capitale. Ce discours entre les nations, Valéry l'a mis en œuvre avec la Grande-Bretagne. Il publie en 1897 une étude en français sur l'accroissement de la puissance

⁸ 1901-02, II, 422

⁹ 1907-08, IV, 198

¹⁰ 1914, V, 372

¹¹ 1916, VI 133-134

¹² 1918, VI, 869

¹³ Étude publiée en Grande-Bretagne en 1897, puis en 1915 en France dans *La crise de l'esprit*

¹⁴ *Entretiens avec Paul Valéry, Œuvres*, t. I, p. 1790

¹⁵ Paul Valéry, *La crise de l'esprit* (1919); reprise in *Œuvres*, op. cit. t. I, p. 988

¹⁶ Paul Valéry, *La crise de l'esprit* (1919); reprise in *Œuvres*, op. cit. t. I, p. 988

¹⁷ *Ibid. supra*

¹⁸ Paul Valéry, « Réponse au remerciement du maréchal Pétain à l'Académie française », discours prononcé en janvier 1931 et publié, avec le remerciement de Pétain, dans *La nouvelle revue française*. Repris in *Œuvres*, t. I, *Variété, Essais quasi politiques*, p. 1127, Gallimard, 1975

¹⁹ *Ibid.*, p. 1126

²⁰ Paul Valéry, « Préface à *La lutte pour la paix* », op. cit., p. 1147

²¹ Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Gallimard, Paris, 1945, p.19

²² Paul Valéry et Henri Focillon, « Introduction » à *Correspondance : Pour une société des esprits*, publiée en 1933 par l'Institut international de coopération intellectuelle, lié à la Société des nations; reprise dans *Œuvres*, t. I, p. 1797

germanique, puis deux lettres en avril 1919 dans *The Athenæum* sous la rubrique « Letters from France. »²³ D'ailleurs, entre 1919 et 1933, Valéry réfléchit régulièrement sur ce qu'il nomme la crise européenne, mais aussi à l'Europe et à la guerre. En juillet 1915, depuis Paris, il écrit à sa femme Jeannie restée en province qu'il se « trouve (à) fabriquer péniblement de médiocres vers en ce temps. Au lieu de faire ou projeter des obus. »²⁴ Car, en raison de son âge, Valéry n'a pas été mobilisé. Il poursuit donc ses activités littéraires, mondaines et professionnelles. Cependant, la nature de ses articles lui permet de siéger dans diverses instances de coopération. Il participe ainsi aux travaux du *Comité international de coopération intellectuelle* créé entre les deux guerres, sous l'égide de la Société des Nations, qui réunit les plus grands intellectuels européens - écrivains, artistes et savants - et qui se trouve à l'origine de la création de l'Unesco. Ce rôle, quoique institutionnellement marginal, est cependant important. À la différence de Bergson²⁵, par exemple, Valéry ne siège pas à la grande Commission de Coopération Intellectuelle de Genève, mais à la sous-commission, qui deviendra le comité des Arts et Lettres²⁶. Dès 1925, il devient membre du Comité national français de coopération intellectuelle, présidé par le sénateur Henry de Jouvenel, et la même année membre de la sous-commission des Lettres et Arts de la Société des Nations.

D'ailleurs, un député de ses amis, André Lebey, nommé rapporteur à la Commission des affaires extérieures de la Société des Nations, demande à Valéry de rédiger une note²⁷. Alors que les réflexions de la Commission interministérielle de Léon Bourgeois s'orientent pour maintenir la paix par la création d'une force internationale, Valéry écarte d'emblée cette possibilité, et envisage « une *Déclaration des Droits des Nations – aussi claire, aussi dangereuse à réfuter que celle des Droits de l'homme et que celle de l'indépendance américaine combinées.* » Puis, après avoir ainsi préfiguré la Déclaration universelle des droits de l'homme de l'ONU, c'est la future Communauté européenne que Valéry anticipe lorsqu'il envisage « un budget commun, et que les traités de commerce ne soient possibles qu'entre les États membres, de telle sorte que l'exclusion d'une nation soit d'abord une sanction économique redoutablement dissuasive. »²⁸ Valéry souhaitait que les « hommes de l'esprit » exercent une influence immédiate et directe sur les hommes politiques, en les poussant à agir avec la même rigueur intellectuelle qu'eux-mêmes pouvaient mettre dans leur création. Durant cette période et à la faveur d'échanges se sont croisés Paul Valéry, Thomas Mann, Jules Romains, Georges Duhamel, Julien Benda, Jean Piaget, Henri Focillon, et beaucoup d'autres comme le constate Michel Jarrety²⁹. En conséquence, si la montée des totalitarismes et la guerre ont tout balayé, une action des intellectuels en faveur de l'Europe a cependant bel et bien existé.

Entre 1925 et 1933, les *Cahiers* s'agrémentent de quelques dessins aquarellés qui représentent l'environnement dans lequel Valéry évolue. En 1925, il prononce des conférences à Lyon et Nice, puis se repose chez la comtesse de Béhague, dans sa villa « La Polynésie » sur la presqu'île de Giens. Plus tard, Émile Borel, devenu ministre de la marine, le convie à observer une manœuvre en Méditerranée sur le cuirassé « Provence ». Durant ce voyage, il tient un journal de bord et dessine. En janvier 1933, il visite le château de la Verrerie et croque de nombreux canons³⁰ (Fig. 1, 2, 3).

Si, en 1933, il note que les « hommes d'État, théoriciens et peuples, conservent l'idée de la guerre, et tout ce qu'il faut pour que cette idée garde toutes les apparences de l'utilité »³¹, en 1939 il demeure fidèle à ses principes, qu'il n'aura pas vu aboutir. « Rien de plus faux que le système des nations, qui ne tient aucun compte des conditions et nécessités de la vie moderne,

²³ « I. The Spiritual Crisis » et « II. The Intellectual Crisis » parus dans *La nouvelle revue française*, sous le titre de « La crise de l'esprit »

²⁴ Lettre inédite à Jeannie Valéry; citée in *Œuvres*, op. cit., t. I, p. 38

²⁵ Cf. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Fayard, 2008

²⁶ Pour approfondir cet aspect cf. Cf. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, op. cit.

²⁷ La note de Valéry est reproduite pp. 340-344 de la Correspondance Valéry-Lebey, *Au miroir de l'histoire*, éd. Micheline Hontebeyrie, Gallimard, 2004. Cité par Michel Jarrety, *Paul Valéry*, op. cit.

²⁸ Paul Valéry, « Préface à *La lutte pour la paix* », op. cit., T.I., p. 1147

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Pour une analyse du contexte de cette visite cf. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, op. cit., p. 855

³¹ *Ibid.*, p. 1146

s'oppose à une organisation d'ensemble, pèse sur le commerce, sur l'intelligence... a ruiné les existences locales, et ne se justifie que par l'histoire - C'est à dire par des accidents et non par ce qui disparaît-... »³²

Fédérer les intellectuels pour réfléchir et anticiper les mutations de l'Occident, maintenir la conscience que la seule vérité de la guerre est celle des pertes humaines, penser une Europe élargie, représentent trois dimensions des *Essais quasi politiques* de Valéry qui en appellent une quatrième montrant la nécessité de la définition de l'Europe, tâche intellectuelle de première importance à laquelle il a voulu œuvrer. Réfugié à Dinard en mai 1940, il se désole de cette guerre, dont il avait perçu la menace et dénoncé l'absurdité³³ : « 15 mai 1940 (...) Tous les bruits arrêtent le cœur. Et la contradiction totale s'empare de l'être. »³⁴

Lorsque éclate la Seconde Guerre mondiale, Paul Valéry, qui a reçu en 1931³⁵ le maréchal Pétain à l'Académie, s'oppose à la proposition d'Abel Bonnard en refusant d'adresser ses félicitations au chef de l'État pour la rencontre avec Hitler à Montoire, car « il n'est pas dans les habitudes de l'Académie d'exprimer une opinion sur les événements politiques »³⁶. Valéry, directeur de l'Académie en 1941, prononce l'éloge funèbre de Bergson, dans un discours perçu comme un acte de courage et de résistance. Refusant de collaborer, Paul Valéry perd sous l'Occupation son poste d'administrateur du centre universitaire de Nice.

Cependant, en matière de collaboration et d'amitiés, les choses sont toujours plus complexes que l'on ne le croit. Valéry rédige un *Hommage à Bergson* qui peut être lu comme une critique de Vichy. Mais Fernand de Brinon, ambassadeur de Vichy à Paris, bientôt secrétaire d'État, plus tard fusillé par décret de la Haute Cour après Laval et Darnant, représente le gouvernement de Vichy aux obsèques de Bergson. L'hommage à Bergson fut de plus publié sans difficulté dans la *Revue Philosophique* (mars-août 1941, pp. 121-342.)³⁷.

Considéré comme gaulliste et pro-anglais, Valéry a cependant obtenu l'autorisation de Gerhard Heller, responsable du secteur littéraire de la Propagandastaffel basée 52 avenue des Champs-Élysées, avant de déménager bureau et logement rue Saint-Dominique en 1942, pour pouvoir publier en 1941 *Mélanges*, *Tel quel* et *Études pour mon Faust* ; en 1942 *Mauvaises pensées* ; en 1943 *Dialogue de l'arbre* ; en 1944 *Variété V*. D'autre part, il participa à un numéro de la *NRF* de Drieu la Rochelle (comme Gide) et à *Comoedia* (comme Sartre). Ceci sans compter ses relations avec Sacha Guitry à qui il confie un texte sur Descartes destiné à

³² 1939, XXII, 602

³³ « 3ème FAUST

Guerres - nous y sommes encore.

L'humanité construit des édifices, fait des sciences, des ouvrages etc. et de temps à autre, ruine brusquement en quelques jours tout ce trésor. On s'indigne et je m'indigne – l'enfant finit toujours par casser son jouet etc. Mais n'est ce point la Loi ? Ceci n'est-il point « nécessaire » ? Si le nécessaire est défini comme la soumission à ce qui est » 1939, XXII, 545.

Valéry revient à nouveau vers la thématique faustienne. Bien sûr, il connaît la pièce de Goethe. En 1894, il assiste à une représentation de cette pièce. En 1910, renouant avec l'origine du mythe, il utilise le personnage de Faust en composant un scénario de marionnettes. Les mentions du personnage mythique apparaissent dans les *Cahiers* vers les années 20. En 1925 s'impose l'idée d'un « troisième Faust ». Le 30 avril 1932, dans son discours à la Sorbonne, intitulé *Discours en l'honneur de Goethe*, il annonce « le Faust que l'on écrira peut-être à la fin des temps, le dernier Faust possible ». Au début de l'année 1939, bouleversé par la montée des totalitarismes en Europe, il évoque « la formidable figure du diable », 1939, XXII, 43-44

³⁴ 1940, XXIII, 298

³⁵ Cf. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, op.cit. Valéry, en effet, a reçu Pétain à l'Académie en 1931. Entre l'élection du maréchal à l'Académie au mois de juin 1929 et sa réception en janvier 1931, les deux hommes se sont rencontrés à de nombreuses reprises pour la préparation des deux discours. Valéry s'est montré très impressionné par Pétain et son charisme. Les deux hommes ont ensuite continué de se voir de manière moins fréquente, mais assez régulière, en particulier lors des « déjeuners Paul Hervieu », jusqu'au départ de Pétain, nommé ambassadeur à Madrid au mois de mars 1939. Mais dès l'été de 1940, Valéry prend ses distances avec Vichy. À l'automne, certains Académiciens refusent d'adresser un message d'assentiment à Pétain qui vient de rencontrer Hitler à Montoire et refusent d'entrer dans le système de la Collaboration. En janvier 1941, à l'Académie, Valéry prononce un discours sur Bergson qui vient de mourir, alors que la presse parisienne a l'interdiction d'évoquer l'événement. Cependant, tout en s'éloignant toujours davantage du régime, Valéry garde son estime à Pétain jusqu'au milieu de 1941 puis le revoit à Vichy en juillet. Ensuite les relations sont coupées.

³⁶ Cité par Philippe-Jean Quillien, *Paul Valéry et l'Allemagne* in *Paul Valéry et le politique*, Monique Allain-Castrillo, François Valéry, Philippe-Jean Quillien, Editions L'Harmattan, 2000, p. 111

³⁷ Cité in Philippe Burin, *La France à l'heure allemande* (1940-1944), Paris, Seuil, 1995, p. 338

figurer dans l'ouvrage *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain*.

Plus symptomatique encore, le texte *Paris au Maréchal. Hommage et Souvenirs* a été oublié et occulté, en tous cas jamais republié³⁸. Quant au Comité National des Écrivains, créé clandestinement en 1941, Valéry ne s'y joindra qu'après le débarquement des alliés en 1944 et signera le 9 septembre dans les *Lettres Françaises* le « Manifeste des Écrivains français », avec Duhamel et Mauriac, contre les intellectuels « collaborationnistes ». Ce qui ne l'empêcha pas de signer la demande de recours en grâce de Brasillach à de Gaulle, qui la refusa³⁹. On sait par ailleurs que Valéry était à cette époque l'amant de Jean Voilier, elle-même très liée aux milieux collaborationnistes et intime de la famille de Brinon⁴⁰.

Ainsi pour Valéry les choses paraissent bien plus complexes que ce que d'aucuns souhaiteraient. Probablement de Gaulle était-il impressionné par la puissance intellectuelle de Valéry. Les faits montrent cependant que l'attitude de Valéry, au travers même de ses fréquentations a souvent été ambiguë⁴¹. Benoist Méchin, écrit « je pense au lourd tribut que l'intelligence française a déjà payé à "l'épuration". (...) Pour l'auteur de *La Jeune Parque* aussi, on saura un jour comment les choses se sont passées. (Mais ceci ne fait pas partie de mes souvenirs personnels) »⁴². Valéry se sentait « de droite au milieu des gauches, et de gauche au milieu des droites. »⁴³ Pour Jean Mabire, « le poète de *La Jeune Parque* jouissait d'une telle célébrité que lui furent pardonnés ses bonnes relations avec le lieutenant Heller et son vibrant hommage au maréchal Pétain... Le général de Gaulle fit semblant de ne pas s'en souvenir et ordonna à sa mort des funérailles nationales »⁴⁴.

Durant les mois immédiats qui ont suivi la guerre, comme il l'avait fait en 1914 en écrivant *La Jeune Parque*, Valéry transforme son impuissance contre la folie meurtrière de la guerre en une créativité manifeste. En quelques semaines, il écrit, au soir de sa vie, les trois premiers actes d'une comédie, *Mon Faust*.

Valéry, qui a « *ressenti et entretenu à partir de 1892 une haine et un mépris pour les Choses Vagues, et (qui) leur (a) fait une guerre impitoyable (...) durant toute (s)a vie* »⁴⁵, est loin cependant d'être en mesure d'éliminer tout ce qui est imprécis ou irrationnel pour s'en tenir uniquement à ce qui est contrôlable, vérifiable et mesurable. Il constate même que « les sociétés reposent au contraire sur des *Choses Vagues* », et paradoxalement rien ne prouve qu'elles ne le font pas par calcul contrairement aux apparences. De sorte que l'idée d'une toute-puissance et d'une omniprésence de la rationalité scientifique et technique, fait peut-être elle-même partie des idées vagues et obscures qui peuplent la mythologie de la modernité. La même constatation est prononcée par Ulrich dans *L'Homme sans qualité* puisque « *considéré du point de vue technique, le monde devient franchement comique ; mal pratique en tout ce qui concerne les rapports des hommes entre eux, au plus haut point inexact et contraire à l'économie en ses méthodes. À celui qui a pris l'habitude d'expédier ses affaires avec la règle à calcul, il devient carrément impossible de prendre au sérieux la bonne moitié des affirmations humaines.* »⁴⁶

³⁸ Cf. Jeannine Verdès-Leroux, *Refus et violences*, Paris, Gallimard, 1996, p. 283-288

Cf. SERTILLANGE (R.P.), Bordeaux (H.), Champion (P.), Serrigny (Gal), Bonnard (Abel), Valéry (P.). - "Paris au Maréchal". P., École Estienne 1942. In-folio s/Emboîtage décoré aux Armes de la Ville de Paris avec décorations du Maréchal sur les plats. Ouvrage enrichi d'une dédicace du Maréchal Pétain lors de sa mise en résidence surveillée en mai 1944 au château de Voisins. Il s'agit là d'une des rares dédicaces que le Maréchal a faite durant son court séjour à Voisins.

Ex. n°33 avec une lettre d'envoi signée par le chef du secrétariat particulier du Maréchal : M. Bernard Ménétrel. Joint également deux photographies de P. Révillot directeur de la Police nationale et de F. de Brinon. Charnières frottées.

Valéry aurait donné son accord à cette publication dès août 40 alors qu'il se trouve à Dinard. P. 373 dans une lettre du 25 août 1940 à Pierre Monod, citée par Serge Bourjeat : *Paul Valéry. Le Sujet de l'écriture*, L'Harmattan, 1997

³⁹ Cf. Robert Aron, *Histoire de l'Épuration*, Paris, Fayard, 1977, T.VIII, p. 70-71.)

⁴⁰ Cf. Gilbert Joseph, *Fernand de Brinon, l'aristocrate de la collaboration*, Paris, Albin Michel, 2002.

⁴¹ Cf. Monique Alain-Castrillo, « Le présent du passé: entre Pétain et De Gaulle » in *Paul Valéry. Regards sur l'histoire*, études réunies par Robert Pickering, Presses Universitaires Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand, 2008

⁴² À l'épreuve du temps, tome II, 1940-1947, Paris, Julliard, 1989

⁴³ 1934, XVII, 261

⁴⁴ « Le who's who des célébrités épurées. Disparus et miraculés », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, juillet-août 2004, n° 13, p. 48

⁴⁵ 1943, XXVII, 356-357

⁴⁶ Robert Musil, *L'homme sans qualité*, volume 1, p. 59, Seuil

La pensée valéryenne contribue à détruire les illusions quant à l'utilité des conflits armés et à la supposée clairvoyance du politique. Maintes fois répété, le message est évident : « que personne ne croie qu'une nouvelle guerre puisse mieux faire et radoucir le sort du genre humain. »⁴⁷ À l'ère du monde fini, où les conflits, servis par la science, sont généralisés, « celui qui entre en guerre ne peut plus prévoir contre qui, avec qui, il l'achèvera. Il s'engage dans une aventure incalculable, contre des forces indéterminées, pour un temps indéfini. »⁴⁸

II. La falsification de l'histoire

*Regards sur le monde actuel et autres essais*⁴⁹ regroupe des textes qui datent de 1895 et d'autres écrits principalement dans les années 30, d'une lucidité et d'une prescience remarquables. Valéry porte un regard inquiet sur la modernité et ses perspectives. Lorsqu'il écrit ces pages, l'Europe est sortie de la première guerre, et les années 30 ne sont guère rassurantes. D'où une vision pessimiste de la politique et de l'histoire⁵⁰. « *L'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré.* »⁵¹ Il avoue qu'il croyait « qu'il fallait étudier l'histoire, et même l'approfondir, pour se faire une idée juste du jour même. (Il savait) que toutes les têtes occupées du lendemain des peuples en étaient nourries. Mais (il n'y trouvait) qu'un horrible mélange. Sous le nom d'histoire de l'Europe, (il ne voyait) qu'une collection de chroniques parallèles qui s'entremêlaient par endroits. »⁵²

En écho à cette publication qui esquisse une critique de la science historique puisque « l'histoire alimente l'histoire »⁵³, Valéry annonce et préfigure le renouveau de l'École des Annales. Il écrit dans ses *Cahiers* que « *la guerre fut la conséquence de traditions - dont la plus remarquable, fondée sur l'histoire, fut la conviction générale que la guerre-en-soi est une solution. Et en effet - rien de plus naturel que de tenter de détruire un obstacle. Mais ce qui est naturel dans l'état de nature n'est pas nécessairement suivi des conséquences attendues quand l'état de nature est altéré.* »⁵⁴

Les conséquences de l'Histoire ne forment pas un sujet d'école, mais bien un enjeu politique de première importance, car l'un des moteurs de la guerre - mais aussi de la civilisation - est le souvenir avec ses mythes et ses idoles. Ce qui fait dire à Valéry que « *cette considération transforme les jugements sur l'histoire et sur la politique, y fait apparaître des disproportions et des lacunes, des présences et des absences arbitraires.* »⁵⁵ En réalité, « *notre pensée historique est dominée par des traditions et des conventions inconscientes... La notion d'événement, qui est fondamentale, ne semble pas avoir été reprise et repensée comme il conviendrait.* »⁵⁶ La véritable paix serait l'état dans lequel « *l'idée même de la guerre ne se présenterait plus ; on ne songerait même plus à cette solution toujours trompeuse (...)* Rendement désastreux - *La civilisation a eu besoin de la guerre - moteur humain. Illusions sur les résultats.* »⁵⁷

De plus, sous le coup de l'ouverture du monde par la globalisation, l'Histoire ne peut que se modifier, la notion d'évènement se transforme et débouche désormais vers l'imprévu. Les guerres « *sont devenues des actes irréfléchis et illimités par le changement des connexions. On frappe sur un clou et le clou s'enfoncé. Mais il y a dans le mur un conducteur électrique -*

⁴⁷ « Réponse au remerciement », *op. cit.* p. 1127

⁴⁸ *Ibid.* p. 1126

⁴⁹ *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Éditions Gallimard, 1945

⁵⁰ Paul Valéry, *Regards sur l'histoire*, *op. cit.* ; Paul Valéry et l'Allemagne in *Paul Valéry et le politique*, Monique Allain-Castrillo, François Valéry, Philippe-Jean Quillien, Éditions L'Harmattan, 2000, Guy Thuillier, préface de Jean Tulard, *Bureaucratie et bureaucrates en France au XIXe siècle*, Genève, Droz, 1980

⁵¹ *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, P. 7

⁵² *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 8

⁵³ *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p.10

⁵⁴ 1931-32, XV, 489

⁵⁵ *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, 15

⁵⁶ *Regards sur le monde actuel*, Avant-propos, *op. cit.*, p. 920

⁵⁷ 1929, XIII, 678

qui peut, touché, donner n'importe quels effets.»⁵⁸ Effectivement, la « guerre (...) n'est possible que par oubli/impuissance/ ou refoulement de ce que nous savons aujourd'hui - par la force restante de ce que nous sentons encore - et de même, croyances. Retard. Le système des rapports humains est en train de changer d'échelle. »⁵⁹

Car dès les années 30, Valéry perçoit l'incidence de la mondialisation et les implications de celle-ci. Désormais, rien ne se fera plus sans que le monde entier ne soit concerné. Se demandant ce qu'il « adviendra de l'Europe quand il existera (...), en Asie, deux douzaines de Creusot ou d'Essen, de Manchester ou de Roubaix (...) en quantités écrasantes, à des prix invincibles, par la population qui est la plus sobre »⁶⁰, Valéry constate que « le temps du monde fini commence. Le recensement général des ressources, la statistique de la main-d'œuvre, le développement des organes de relation se poursuivent. Quoi de plus remarquable et de plus important que cet inventaire, cette distribution et cet enchaînement des parties du globe ? Leurs effets sont déjà immenses. (...) (Cependant) les habitudes, les ambitions, les affections contractées au cours de l'histoire antérieure ne cessent point d'exister - mais insensiblement transportées dans un milieu de structure très différente, elles y perdent leur sens et deviennent causes d'efforts infructueux et d'erreurs. »⁶¹

III. La polémologie valéryenne

Face à l'alternative qui prône qu'il n'existe entre les hommes que « deux relations: la logique ou la guerre », Valéry, dans un esprit nietzschéen, remarque que la construction et la destruction sont intimement liées. Il souligne en 1919 que « deux dangers ne cessent de menacer le monde : l'ordre et le désordre. »⁶² En 1931, il constate qu'il vit « dans une époque dont les puissants moyens de production se changent en quelques jours en puissants moyens de destruction, dans un siècle où chaque découverte, chaque invention vient menacer le genre humain aussi bien que le servir. »⁶³

Dans un discours à l'Académie française, il s'interroge sur le fait de savoir si la guerre comme moyen de la paix est possible ? Ou plutôt, en allant au-delà de cette question, cette époque qui brouille les frontières que le droit, la politique, la religion, les institutions avaient tracées entre paix et guerre, Valéry pense que cette époque est caractérisée comme le dit Heidegger, par la puissance. C'est-à-dire par le fait que la paix prend l'apparence d'une guerre froide, d'une guerre économique, d'une concurrence acharnée, et que de leur côté, les guerres de l'époque contemporaine peuvent donner lieu à des années d'immobilité, être inapparentes, et recourir à des moyens qui étaient auparavant ceux de la paix. Face à ce constat, « peut-être ne faut-il pas demander à la guerre - ni même à la politique - de pouvoir jamais instaurer une véritable paix. »⁶⁴

C'est là tout le sens des analyses kantienne dans la « Septième proposition » de l'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* qui reposent sur une analogie entre les rapports des hommes au sein d'un État et les rapports des États entre eux. En réalité, la vie sociale démontre l'insociable sociabilité⁶⁵ de l'homme et des États.

La crise à laquelle Paul Valéry réfléchit fonde un triptyque. D'une part, si le monde est fini, délimité, alors la crise se propage de façon *générale*, et la crise européenne peut avoir des répercussions mondiales. D'autre part, la crise est militaire, économique, politique et également intellectuelle. Cependant, elle laisse « difficilement saisir son véritable point, sa

⁵⁸ 1927, XII, 133

⁵⁹ 1929, XIII, 783

⁶⁰ *Regards sur le monde actuel et autres essais*, op. cit., p. 19

⁶¹ *Regards sur le monde actuel et autres essais*, op. cit., p. 20

⁶² *Variété*, « La crise de l'esprit », op. cit., T. II, P. 993

⁶³ *Variété*, « Réponse au remerciement du Maréchal Pétain », op. cit., p. II, p. 1126

⁶⁴ *Ib. supra*, op. cit., p. 1125

⁶⁵ *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, « Quatrième proposition », in *Opuscules sur l'histoire*, trad. S. Piobetta, GF, pp. 74-75

phase »⁶⁶. Enfin, la crise est *personnelle*, crise intime pour Valéry, intellectuel européen qui a « ressenti et entretenu à partir de 1892 une haine et un mépris pour les choses vagues, et leur a fait une guerre impitoyable en (lui) durant toute (sa) vie. »⁶⁷ D'un autre point de vue plus global, si cette crise est précisément celle de l'intellectuel, c'est que la Première Guerre mondiale a révélé « l'impuissance de la connaissance à sauver quoi que ce soit. »⁶⁸

Depuis Platon, les philosophes ont bien sûr pensé des situations limites dans lesquelles la guerre est soit acceptable, soit la pire des solutions, voire le mal absolu. Cicéron définit la guerre générale comme « *une affirmation par la force* ». Grotius pense que « *la guerre est l'état des forces en compétition* ». Pour Rousseau « *la guerre est constituée par une relation entre les choses, et non entre les personnes* ». Selon Diderot, la guerre est « *une maladie convulsive et violente du corps politique* ». Hegel perçoit dans la guerre le jeu de la dialectique et Voltaire pense que « *tous les animaux sont perpétuellement en guerre les uns avec les autres* ». Toutefois, comme le rappelle Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*, « *personne ne choisit de faire la guerre pour la guerre, ni ne prépare délibérément une guerre* »⁶⁹. D'où la célèbre formule de Clausewitz dans son essai *De la guerre*, « *la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens.* »⁷⁰ De plus, comme le remarque Hobbes au chapitre XIII du *Léviathan*⁷¹, la guerre doit se comprendre comme un état, une situation s'inscrivant dans la durée. En effet, toute guerre comporte des trêves, des moments de durée variable de suspension des combats, qui ne l'annulent pas en tant que guerre.

Quoiqu'il en soit, deux postulats philosophiques s'affrontent sur la question des causes de la guerre : le déterminisme et le libre-arbitre. Quant aux penseurs rationalistes, ils insistent sur la puissance de la raison humaine, et en conséquence proclament la guerre comme un produit de la raison ou de son absence. Ils font appel à la raison de l'homme pour le sauver de la guerre. La théorie de Hobbes est significative de ce point de vue. Si l'état de nature est un état de guerre, les hommes peuvent s'en extraire grâce à l'institution d'un État rationnel, qui sera chargé d'exercer la violence à leur place. Si l'univers est mû par la guerre, les hommes ne sont alors que les jouets d'une volonté aveugle qui les transcende. Il en découle que l'homme n'est pas responsable de ses actes et donc pas responsable de la guerre. Enfin, les philosophes de la liberté soulignent la notion de liberté humaine, et la guerre comme étant le produit d'un choix. Celle-ci est alors envisagée sous trois angles qui sont le biologique, le culturel et l'intellectuel.

Valéry pose également des questions fondamentales pour contribuer à une philosophie de la guerre. Qu'il traite des aspects afférents aux conflits institutionnels ou tente de répondre aux grandes questions telles que celles des causes de guerre, de la relation entre la nature humaine et la guerre, de la possibilité d'une guerre juste, ou qu'il s'interroge sur la nature humaine, les relations intersubjectives, Valéry utilise la métaphysique, l'épistémologie, la philosophie politique ou la philosophie éthique. D'où cette idée que « *les politiques invérifiables dominent, et comprennent entre autres choses, une technique de rendre les guerres acceptables ou désirées par ceux qui en pâtiront.* »⁷²

Pour autant, y aurait-il une dimension morale de la guerre ? Existe-t-il une vertu spécifiquement guerrière, ce que pourrait laisser penser la tradition qui accorde peut-être trop de droits à la guerre ? L'intelligence et de courage peuvent-ils valoir en dehors de l'ensemble qu'ils forment avec la justice et la tempérance ? Valéry tente alors « *d'expliquer ce qu'est la guerre* », « *ce curieux phénomène (qui) exige tout un ensemble de conditions, psychologiques, dont les plus évidentes sont l'aveuglement et la crédulité générale, l'erreur sur l'appréciation des forces, les prévisions fausses, les traditions historiques.* »⁷³ Il relève que le mensonge ou la

⁶⁶ *Variété*, « La crise de l'esprit », op. cit., p. 990

⁶⁷ 1943, XXVII, 356-357

⁶⁸ *Variété*, « La crise de l'esprit », op. cit., p. 990

⁶⁹ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, X, 7, 1177b7-12, trad. J. Tricot, Vrin, p. 511. Aristote ajoute : « *on passerait pour un buveur de sang accompli si, de ses propres amis on se faisait des ennemis en vue de susciter des batailles et des tueries* ».

⁷⁰ Clausewitz, *De la guerre*, Livre I, I, § 3, trad. Naville, Les Éditions de Minuit, p. 52

⁷¹ Hobbes, *Léviathan*, trad. G. Mairet, Folio-Essais, chapitre 13, pp. 224-225

⁷² 1940, XXIII, 661-662

⁷³ 1943, XXVII, 546

mauvaise foi face à la guerre apparaissent particulièrement dans la mémoire de la nation ou du peuple.

Comment, par ailleurs, rendre compte du phénomène de la guerre dans une philosophie utilitariste, qui place au premier plan le caractère hédoniste de l'homme, sa quête du plaisir, et voit en la guerre ce qu'il y a de moins utile, de moins conforme à un intérêt bien compris ? Valéry dégage une « Loi de la guerre » et constate que lorsque « *une guerre dure (...) longtemps, les adversaires s'imitent, et leurs langues se prennent des expressions, comme leurs méthodes et stratagèmes, leurs attaques et défenses de tout genre se font complémentaires ou symétriques. C'est une loi naturelle, et qui permettrait de regarder les deux comme formant un seul système à forces intérieures.* »⁷⁴

La guerre est-elle moralement justifiable ? Les théories relatives à la « guerre juste » analysent d'un point de vue éthique les motivations des déclarations de guerre qu'elles soient défensives ou agressives. Les pacifistes absolus comme Kant refusent à la guerre toute valeur tandis que d'autres comme Machiavel pense qu'« *une guerre est juste quand elle est nécessaire.* » Saint-Thomas va plus loin en affirmant qu'une guerre « *est juste si sa cause est juste et qu'elle poursuit le Bien Commun.* » Valéry propose une théorie qu'il qualifie de « *mécanique de relais* ». En effet, il a vu des « *antimilitaristes devenir au bout de cinq ans des fanatiques du drapeau... Mais tous ces phénomènes paradoxaux ne signifient que « politique », et nous enseignent que politique est la manœuvre du plus par le moins, du nombre immense par le petit nombre, du réel par les images et les mots. C'est à dire qu'il s'agit d'une mécanique de relais.* »⁷⁵

Le problème de fond que pose tout regroupement humain est bien celui de « *comment vivre ensemble sans s'entre-tuer ?* » La solution valéryenne ne réside pas dans l'abolition des conflits ni dans l'élimination de la violence, car ils sont inscrits dans la nature humaine et dans celle des choses humaines. La seule issue paraît devoir être la résolution des conflits sans le recours à la violence qui demeure utopique. Mais s'il convient de nommer « paix » la résolution sans violence des querelles et des conflits, la paix semble être une solution et devient, de ce fait, une fin possible pour l'homme. Comment atteindre alors l'objectif de la paix ? La réponse se trouve-t-elle dans la conception aristotélicienne de la justice, à savoir comme la combinaison de la loi, du droit et de l'équité ? La paix peut-être obtenue, ou du moins ses chances peuvent être maximisées, si des règles du jeu sont établies et si les rigueurs de la loi et du droit tiennent compte des circonstances et des particularités. Enfin, les traités internationaux ont pour mission de régler les guerres, ce qui prouve que la guerre, si elle reste immorale, peut chercher à être juste.

L'attitude de Valéry face à la guerre tient compte de paramètres comme l'origine, l'information, l'événement, l'évolution, la conclusion d'un conflit. La censure constitue, avec la propagande militaire, le plus sûr moyen d'induire en erreur toute perception non seulement de la guerre, mais également de toutes opinions relatives à la guerre, et comme par écho, toutes évaluations des écrits et actions des philosophes. Pour Valéry les « *guerres (sont la) création de colère conventionnelle.* »⁷⁶ Il suggère que l'Europe est en réalité une construction intellectuelle et non une donnée géographique ou biologique. Valéry appartient à cette lignée d'intellectuels qui, tout comme Georg Simmel et Walter Benjamin, ont pris conscience des phénomènes majeurs de la modernité. Ils sont à ce titre les véritables continuateurs de Hegel et de Marx, qui avaient déjà mis en évidence au XIX^e siècle les fractures inédites de la modernité qu'ils connaissaient. Walter Benjamin, en 1935, propose une esthétique de la guerre qu'il assimile à l'usage naturel des forces productives qui sont « *paralysée par le régime de la propriété, l'accroissement des moyens techniques, des rythmes, des sources d'énergie* », et qui tendent à un usage contre nature. Il trouve dans la guerre, par les destructions qu'elle entraîne, une société qui n'était pas mûre pour faire de la technique son organe car la technique n'était pas assez élaborée pour dominer les forces sociales élémentaires. La guerre impérialiste est alors une sorte d'aboutissement légitime de la

⁷⁴ 1944, XXIX, 106-107

⁷⁵ 1944, XXIX, 105

⁷⁶ 1930, XIV, 476

technique, qui réclame sous forme de « matériel humain » ce que la société lui a arraché comme matière naturelle. Mais la modernité, c'est aussi le refus de l'ordre en place, le désir de penser autrement. Aujourd'hui, comme le constate Jacques Attali pour l'essentiel de la planète, « *la modernité, c'est l'Occident. Faut-il s'en réjouir ? Faut-il revenir aux conceptions antérieures de la modernité, qui ne voyaient l'avenir que dans l'espérance religieuse ? Ou faut-il faire fleurir les germes artistiques, scientifiques, culturels, politiques d'une nouvelle modernité, altruiste, une utopie modeste qui fera du bonheur de l'autre, en particulier de celui des générations à venir, la condition du nôtre ?* »⁷⁷

Comme le dit Kant dans la conclusion de la *Doctrine du droit* : « *la raison moralement pratique exprime son veto irrésistible : il ne doit pas y avoir de guerre.* »⁷⁸ Mais la tâche n'est pas aisée. Le droit international serait-il une garantie pour Valéry qui « *déteste les contrats et les pactes écrits* »⁷⁹ ? En effet, même si les États se dotent individuellement d'un droit international spécifique, l'hégémonie de l'un d'entre eux suffit à imposer aux autres États ses propres intérêts au nom du droit. Et d'ailleurs, comment imposer à un État puissant de se soumettre à une juridiction qui restreint ses prérogatives ? Aussi les institutions internationales ne peuvent-elles qu'encadrer l'hostilité et non s'en prémunir ou l'éradiquer. Cependant, sans doute, leur mérite est d'œuvrer à une culture de la paix, laquelle ne doit son effectivité qu'aux efforts entrepris par chaque nation en vue de tempérer les passions et de développer la raison. Pour autant « *les nations périssent souvent pour n'avoir pas su changer leurs habitudes - réformer leurs mœurs* »⁸⁰. Seule la tâche réitérée de l'éducation au principe de la très relative « raison raisonnable » pourra donc les empêcher de connaître pour seule paix perpétuelle celle de ce « *toit tranquille où marchent les colombes* ». Mais aussi, paradoxalement celle de l'expérience du choc benjaminien qui permet de rendre positive la barbarie humaine, « *car à quoi sa pauvreté en expérience amène-t-elle le barbare ? Elle l'amène à recommencer au début, à reprendre à zéro, à se débrouiller avec peu, à construire avec presque rien, sans tourner la tête de droite ni de gauche.* »⁸¹

⁷⁷ Jacques Attali, *Histoire de la modernité*, « Comment l'humanité pense son avenir », Laffont, 2013

⁷⁸ Emmanuel Kant, *Métaphysique des mœurs*, première partie, *Doctrine du droit*, Vrin, 1971, p. 182

⁷⁹ 1916, VI, 133-134

⁸⁰ 1929, XIII, 3014

⁸¹ Walter Benjamin, « Expérience et pauvreté », in *Œuvres II*, trad. de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000, p. 366-367